



Staats- und
Universitätsbibliothek
Bremen



Staats- und Universitätsbibliothek Bremen

**DFG-Projekt "Digitalisierung und Erschließung des Nachlasses des
Ägyptologen Adolf Erman (1854-1937)"**

**Die Märchen des Papyrus Westear. Aus Revue critique
d'histoire et de litterature, 1891, No. 35-36 (Drucktitel)**

Maspero, Gaston

o. O., 31.08.1891

Nachweis dieses Dokuments im [Kalliope-Verbund](#)

[urn:nbn:de:gbv:46:1-17066](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:gbv:46:1-17066)

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36

— 31 août-7 septembre —

1891

Sommaire : 408. ERMAN, Les contes populaires du papyrus Westcar. — 409. Stanley Lane POOLE et Reginald Stuart POOLE, Catalogue des monnaies orientales du British Museum, IX et X. — 410. MAYOR, L'Heptateuque. — 411. L'Heptateuque du pseudo Cyprien, p. p. PEIPER. — 412. VARNHAGEN, La légende de sainte Catherine d'Alexandrie. — 413. BÉMONT et MONOD, Histoire de l'Europe et en particulier de la France de 395 à 1270. — 414. ZDEKAUER, Statut du podestat de Pistoia. — 415. PETIT DE JULLEVILLE, Les tragédies de Montchrestien. — 416. Œuvres oratoires de Bossuet, I, p. p. LEBARQ. — 417. CLOUZOT, Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres. — 418. MILLET, Souvenirs des Balkans. — Académie des inscriptions.

408. — A. ERMAN. **Die Märchen des Papyrus Westcar** (fasc. v et vi des *Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen*) : — I. *Einleitung und Commentar* (mit 12 Lichtdrucktafeln), 72 p. — II. *Glossar, Palæographische Bemerkungen und Entstellung des Textes*, 84 p. et xxiii pl. autographiées. In-4. Berlin Spemann, 1890.

Le *Papyrus Westcar* est demeuré longtemps inconnu. Donné à Lepsius, il y a plus de trente ans, par une dame anglaise, miss Westcar, il fut acquis en 1886 par le Musée de Berlin, et, dès le 14 mai 1886, une brève analyse, due à la plume de M. Erman, en révéla le contenu. C'était un recueil de contes fantastiques à joindre aux nombreux débris que nous possédons de la littérature romanesque des anciens Égyptiens. Je n'en indiquerai pas ici le détail : qui voudra, pourra les lire dans la seconde édition de mes *Contes populaires de l'Égypte antique*. M. E. avait bien voulu m'envoyer une transcription hiéroglyphique de plusieurs pages, et une traduction allemande qu'il m'autorisa à traduire en français et à insérer dans mon petit volume : c'est une libéralité dont je l'ai remercié déjà, mais dont je ne saurais trop le remercier. Les principaux héros de l'ouvrage sont des magiciens célèbres en leur temps, et dont les princes de la famille royale racontent les prodiges au roi Khéops. Khéops lui-même est témoin d'un miracle opéré par un sorcier dont on lui signale l'existence, puis apprend que ses descendants seront détrônés, trois générations après lui, par des enfants que le dieu Râ vient d'avoir d'une prêtresse du temple de Sakhibou. Nous connaissions, par Hérodote et par d'autres historiens grecs, plusieurs contes appartenant au cycle traditionnel de Khéops et des rois constructeurs de pyramides. Le *Papyrus Westcar* nous a rendu la première version authentique que nous possédions d'un conte nouveau : je ne désespère pas de voir reparaitre

Nouvelle série, XXXII.

35-36

un jour ou l'autre l'original de quelqu'un des récits que le bon Hérodote nous a transmis sur la foi de ses guides.

M. E. a déjà consacré à l'étude grammaticale du *Papyrus Westcar* un mémoire fort complet, que j'ai signalé en son temps¹. Il nous offre à présent le texte même, sous plusieurs formes. Avant tout, la reproduction photographique, planche à planche, et en grandeur naturelle de l'original. C'est un véritable service rendu aux étudiants. Les fac-simile ordinaires ne donnent jamais qu'une idée incomplète de l'apparence d'un manuscrit. Ils ne tiennent compte ni des teintes plus ou moins sombres du papyrus, ni des nuances de l'encre, ni surtout de ces taches et de ces traits presque imperceptibles, de ces écorchures, qui sont réparties à la surface des parties d'où la pellicule d'encre est tombée, et qui permettent souvent de rétablir à coup sur des lettres, des mots, des lignes entières dont on désespérait au premier coup d'œil. Le plus habile dessinateur ne réussit pas toujours à rendre ces aspects fugitifs du manuscrit, et les restes qu'il saisit et fixe sur la pierre, le rouleau de l'imprimeur les empâte d'une encre sans finesse, la presse les écrase, et dans la plupart des endroits où le document porte encore des traces susceptibles de lecture, le fac-simile lithographique n'a plus que des taches lourdes et sous lesquelles on ne peut démêler aucune forme. Le fac-simile photographique de M. E. est d'une bonne teinte et d'un bon tirage. Il serait insuffisant dans les endroits où l'usure a graissé et embû la surface du papyrus, si M. E. n'avait pris la précaution d'y joindre une transcription complète, page à page et ligne à ligne, en caractères hiéroglyphiques. Elle présente l'avantage d'être plus complète que le papyrus ne l'est actuellement. Lepsius avait fait exécuter un calque par M. Weidenbach : depuis lors, plusieurs parcelles ce sont détachées, emportant des portions d'écriture, et la copie d'autrefois renferme plus de texte que l'original d'aujourd'hui. M. E. a incorporé dans sa transcription tout ce qui nous a été conservé de la sorte. Un glossaire, une traduction, une transcription, un commentaire suivi, qui renvoie sans cesse au mémoire grammatical publié il y a deux ans, sont joints au double texte. Une étude de paléographie comparée termine l'ouvrage. M. E. y a esquissé sommairement l'histoire de la cursive égyptienne entre la XII^e dynastie et l'apparition du démotique vers le VIII^e siècle av. J.-C. C'est un sujet qu'on a singulièrement négligé jusqu'à présent, et les quelques pages que M. E. lui a consacrées sont du plus haut intérêt.

M. E. qui a hérité si justement la place et le titre de Lepsius au Musée de Berlin a tenu à honneur de faire connaître, aussi vite qu'il l'a pu, un des legs les plus précieux que son prédécesseur a laissés à notre science. S'arrêtera-t-il là? Lepsius avait promis, en 1849², le texte

1. Cfr. *Revue critique*, 1890, T. I, p. 422-423.

2. Lepsius, *Vorläufige Nachricht über die Expedition, ihre Ergebnisse und deren Publikation*, p. 32.

explicatif de son grand ouvrage les *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*; mais diverses raisons l'ont empêché de tenir sa promesse. C'est, du reste, la destinée de ces œuvres gigantesque de demeurer inachevées, et l'on sait que Champollion lui-même est encore à moitié inédit. Tels qu'ils sont les *Denkmäler* sont presque inintelligibles dans certaines de leurs parties. Les volumes consacrés à l'architecture contiennent un nombre considérable de plans et de coupes qui ne peuvent être expliqués ni utilisés faute de commentaire. Les volumes de dessins et d'inscriptions ne sont pas plus faciles à étudier. Lepsius a choisi des tableaux dans un ensemble, il a isolé des figures, il a extrait une ligne par ici, deux par là, d'inscriptions parfois assez longues; souvent enfin, il a supprimé les représentations qui accompagnaient une inscription. Il a eu bien certainement ses raisons pour en agir de la sorte, mais ces raisons quelles sont-elles? Mon impression est qu'en général, il choisissait de préférence, parmi les monuments, ceux qui lui paraissaient renfermer des faits à l'appui de son système d'histoire ou de chronologie égyptienne, et que les *Denkmäler* sont surtout les matériaux et les pièces justificatives de son *Königsbuch*. Il n'en est que plus nécessaire de savoir l'origine exacte de beaucoup des sujets qu'il a reproduits, le site où ils se trouvent et qu'il a indiqué trop brièvement au bas des planches, la valeur qu'il y attachait. Enfin la publication des *Denkmäler* n'a point épuisé ses portefeuilles. Ils renferment encore des copies de monuments dont plusieurs ont disparu depuis lors. Ce serait rendre un service réel à l'Égyptologie que de mettre en ordre les notes de Lepsius, d'en composer le texte manquant, et d'y joindre les inscriptions demeurées inédites jusqu'à ce jour. M. Erman est tout indiqué pour entreprendre ce travail, et le gouvernement allemand d'aujourd'hui ne lui refusera certainement pas les subventions que le gouvernement prussien d'il y a cinquante ans avait si libéralement accordées à son prédécesseur.

G. MASPERO.

409. — **Catalogue of oriental coins in the British Museum**, vol. ix et x additions to vol. i-viii by Stanley Lane Poole and Reginald Stuart Poole. 2 vol. in-8. 1889-1890, London, printed by order of the Trustees. 33 pl. en héliograv.

Ces deux volumes ferment la série des Catalogues des monnaies musulmanes proprement dites, publiés par les administrateurs du British Museum. Il a été déjà rendu compte, à plusieurs reprises, dans la présente *Revue*, de cette importante publication commencée en 1875 et qui a été menée à si heureuse fin, ce qu'aucun autre établissement public en Europe n'a encore eu la bonne fortune d'obtenir.

Les pièces décrites dans ces deux volumes supplémentaires (au nombre de huit cent quatre-vingt-dix) ont été acquises depuis la rédaction des volumes antérieurs et proviennent des collections Soubhi-Pacha, Co-

dera-y-Zaïdin et Houtum Schindler, ce qui donne un ensemble d'environ quatre mille quatre cent médailles pour l'état actuel de la collection anglaise. Les additions portent principalement : sur les Khalifes orientaux qui sont augmentés de moitié (mille quatre cent pièces au lieu de neuf cent), la série des Arabes d'Espagne qui de cent quatre-vingt est portée à quatre cent quatre-vingt-dix, les Ghaznévides dans la même proportion, les Mongols de la Perse, les Chirvanides, les Khans du Turkestan — et sur un assez grand nombre de petites dynasties peu connues et jusqu'ici non représentées dans les collections telles que : les Bekteginides d'Arbil, les Selgharides de Chiraz, les Rasoulides du Yemen, les Mirdasides d'Alep, les Atabeks-Bourides, les Saldoukides de l'Iran, les Aïoubites d'Arabie, etc.

Parmi les nouveautés on peut citer : un dinar unique du khalife abbasside El-Moktefi de l'an 548 H, qui manque à notre collection française — quatorze dinars samanides — trois médailles de Aïch ben Saad gouvernante de Chiraz sous Abaka-Khân en 676 et 684 H. (cette pièce rarissime avait été publiée en 1834 par Fraehn parmi les monnaies de Abaka, mais les noms de Aïch n'avaient pas été lus) — un dinar du sultan fatimite El-Hakem frappé à El-Kahira (le Caire) en 394 H. — des pièces fort intéressantes des gouverneurs abbassides de Sana — et des dinars ou dirhems, la plupart inédits, de princes qui n'ont eu que des règnes très courts et dont quelques-uns d'entre eux ne sont même connus que par leurs monnaies. J'ai relevé presque une centaine de ces monnaies inédites que les rédacteurs du Catalogue auraient dû signaler dans l'introduction pour faire ressortir l'importance de leurs *addimenta*. Une des pièces les plus intéressantes parmi les modernes est le *talari* de 20 piastres frappé à Khartoum dans le Soudan par le fameux El-Mahdi le vainqueur de Gordon en 1302 H. (1885); le nom du rebelle est écrit en forme de *toghra* à l'imitation du chiffre impérial ottoman.

Le supplément contient enfin la description des monnaies arabo-chrétiennes des premiers temps de l'Hégire frappées en Syrie, en Afrique et en Espagne à l'imitation des monnaies byzantines, la plupart avec des légendes latines qui ont été si heureusement déchiffrées par M. Lavoix (v. *Rev. critique*, 21 mai 1888) dans son Catalogue de 1887. Les rédacteurs du Catalogue anglais ne paraissent pas avoir connu le travail du savant français, car ils donnent comme incertaines des légendes que l'on pourrait lire, au moins quelques-unes d'entre elles.

L'ouvrage se termine par trois index fort importants : la liste de toutes les pièces frappées, année par année, avec les noms des princes depuis l'an 77 H., qui est la plus ancienne date coufique de la collection anglaise (Le cabinet de France remonte aux années 40, 73, 75 et 76 H.) jusqu'à nos jours — la liste des ateliers monétaires, au nombre de trois cent soixante avec l'indication des souverains — et enfin l'index de tous les sultans, princes, émirs et gouverneurs dont les noms sont sur les monnaies, avec renvoi à la dynastie à laquelle chacun d'eux appar-

tient, détail très utile, vu le grand nombre d'homonymes. Ce dernier index, qui contient environ onze cents noms, complété par la liste des titres arabes se trouvant à la fin de chacun des huit premiers volumes, constitue un véritable répertoire de l'onomastique musulmane. En donnant ces deux volumes de supplément, les rédacteurs du Catalogue du British Museum, MM. Stanley Lane Poole et Reginald Stuart Poole, ont complété dignement une œuvre considérable très appréciée des Numismatistes et qui a rendu en même temps de grands services aux Orientalistes.

F. DROUIN.

410. — **The Latin Heptateuch**, published piecemeal by the French printer William Morel (1560) and the French Benedictines E. Martène (1733) and J.-B. Pitra (1852-88), critically reviewed by John E. B. MAYOR. London, C.-J. Clay; Cambridge, University Press. Warehouse. 1889. LXXIV-268 pp. in-8.

411. — **Cypriani Galli poetae Heptateuchos**, ex recensione Rudolphi PEIPER (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiæ Litterarum Vindobonensis, uol. XXIII). Pragae et Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. xxxix-348 pp. in-8.

Dans les derniers siècles de l'Empire, un chrétien assez familiarisé avec la littérature classique mit en vers latins les principaux livres historiques de l'Ancien Testament. Ce qui reste aujourd'hui de cette entreprise a été publié successivement au hasard des découvertes dans les manuscrits : en 1560, cent soixante-cinq vers de la Genèse, par Guillaume Morel; en 1773, mille quatre cent quarante-un vers de la Genèse, par dom Martène; en 1852 et en 1888, cinquante-sept nouveaux vers de la Genèse (qui atteint le chiffre de mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit vers), l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges. Ainsi l'on est arrivé à reconstituer la collection mentionnée dans les anciens catalogues sous le titre d'Heptateuque. Il est probable que nous n'avons là qu'une partie d'un vaste ensemble. On a retrouvé des vers isolés des quatre livres des Rois, des deux livres des Paralipomènes, de Job, et d'anciens catalogues mentionnent Judith et Esther.

La date et le nom de l'auteur ont été longtemps en discussion. On a mis Juvencus et saint Avit en avant. Mais les incorrections prosodiques sont trop nombreuses pour permettre de défendre l'une ou l'autre opinion. M. L. Müller, le premier, a vu juste, quand il a attribué l'Heptateuque au v^e-vi^e siècle. On trouve, en effet, dans cet ouvrage des imitations de Claudien et d'Ausone, tandis qu'il a certainement été imité par Cl. Marius Victor, mort avant 450 et vraisemblablement peu après 425. C'est donc entre cette date et 397 (panégyrique de Claudien sur le quatrième consulat d'Honorius) que doit se placer la composition de l'Heptateuque. Ainsi s'explique l'emploi d'une ancienne version de la Bible au lieu de la Vulgate de saint Jérôme. Quant à la personne de l'auteur,

1. Le fait est pourtant mis en doute par M. Petschenig.

on ne sait rien ; les manuscrits l'appellent Cyprien, et M. Peiper l'avait identifié avec Cyprien, évêque de Toulon et disciple de Césaire d'Arles ; mais le personnage à identifier vivait au commencement du vi^e siècle, et non au commencement du v^e siècle. C'était vraisemblablement un Gallo-Romain, comme semblent le prouver certaines particularités de langage et la présence de l'Heptateuque dans une sorte de *Corpus* de poètes chrétiens dont les principaux sont Cl. Marius Victor et saint Avit.

La préface du livre de M. Mayor résume, un peu longuement, l'état de la question. Elle contient beaucoup de citations, beaucoup de digressions sur les idées et sur les personnes. Elle n'en est pas moins fort intéressante et présente au lecteur tous les documents importants relatifs à l'histoire littéraire de l'Heptateuque. C'est aussi là qu'on peut se faire une idée de l'importance de ce texte au triple point de vue de la science des anciennes versions de l'Écriture, de la connaissance de la prosodie des derniers temps et de la paléographie. Le volume lui-même est consacré à des interprétations, à des émendations, à des rapprochements qui ne laissent presque pas un seul vers inexplicé. Le travail de M. M. est une excellente introduction à l'étude si difficile des auteurs latins chrétiens. C'est un secours indispensable à qui voudra lire l'Heptateuque. L'éminent *scholar* qui nous a donné la meilleure édition de Juvénal comprend que la philologie doit étendre son domaine et il donne un exemple excellent. Si parfois, comme dans l'Introduction, on pourra faire des réserves sur certaines assertions de l'auteur, on accueillera toujours avec une respectueuse sympathie des sentiments exprimés avec tant de sincérité et de largeur généreuse¹.

M. M. a dédié son livre au cardinal Pitra qui est mort avant la fin de l'impression. A la touchante inscription mise par M. M. à la dernière page, il est piquant d'opposer le jugement de M. Peiper (p. xiii) : « Ex his tribus libris parum diligenter enotatis J. B. Pitra, proditor potius quam editor Cypriani dicendus... fragmenta edidit... cum imaginibus codicum parum scite factis...; multo post totum librum Iudicum, etc... non maiori

1. M. M. s'est exagéré (p. 62, n.) la portée des distinctions purement honorifiques dont a été revêtu l'abbé Gaume, l'icônoclaste auteur du *Ver rongeur*. La meilleure preuve du peu de succès des idées de l'abbé Gaume, même dans le monde où elles auraient pu exercer une influence, c'est que deux importantes librairies catholiques ont encore en magasin les exemplaires des éditions de « classiques chrétiens » exécutées en 1852 et 1853. Encore quelques menues rectifications. P. viii, SIMON AMAILLE de la dédicace de Morel est Simon de Maillé de Brézé. P. xii, Morel avant d'être seul chargé de l'imprimerie royale en 1555, a été quelque temps associé à Turnèbe ; cf. Aug. Bernard, *Hist. de l'imprimerie royale du Louvre*, p. 13. M. M. aurait trouvé dans cet ouvrage des détails complémentaires sur l'histoire des Morel, notamment une lettre inédite de Turnèbe rapprochée par Bernard de la lettre à Charles IX du saint Cyprien de 1564. P. xxxiii, M. Chatelain (*Rev. de phil.*, 1888, 37), avait songé pour *Alethia*, I, 90, à *reuirescere* ; mais il donne de bonnes raisons d'adopter plutôt *uiridescere* ou *uirdescere*.

cum diligentia typis exscribi iussit... , quæ omnia scatent erroribus turpissimis ». Sans doute l'imperfection des publications de Pitra a été la raison de la longue ignorance dans laquelle on a vécu à leur égard en Allemagne; en 1854, Oehler, en 1866; L. Müller, en 1871, M. Hartel ne connaissent pas les fragments édités pour la première fois en 1852 dans le *Spicilegium Solesmense*; en 1872, on commence à en parler vaguement: Bernhardy les mentionne, sur ouï-dire, car il commet une grosse erreur. C'est seulement avec le premier volume d'Ebert, en 1874, que ces textes entrent dans la circulation hors de France. Il n'y a pas que Pitra qui ait été la victime d'un pareil oubli. Oehler et Hartel ne soupçonnent pas plus l'édition de la *Genesis* de dom Martène parue en 1733 que celle des nouveaux fragments du *Spicilegium*; leurs connaissances bibliographiques ne vont pas au-delà de 1560 et du petit volume de Guillaume Morel¹. Il reste à voir si ceux qui ont mis si longtemps à découvrir Pitra ont le droit de le juger avec sévérité, comme le fait M. Peiper.

M. P., dont M. M. rappelle sans méchanceté les précédents travaux², a collationné lui-même les trois manuscrits de l'Heptateuque, deux manuscrits de Laon et un de Cambridge. Les variantes sont indiquées dans l'apparat. Or, p. xxx, on lit: « Addenda et Corrigenda, maximam partem lectiones libri Cantabrigiensis, quas a me neglectas u. d. Mayor roganti subpeditavit; maioribus litteris, quæ in ipsis uersibus, minoribus, quæ in adnotatione mutata velim expressi. » Suivent huit colonnes de rectifications, dont un assez grand nombre doivent prendre place dans le texte même. Ceci rappelle la mésaventure d'un éditeur du *de uiris illustribus* de saint Jérôme nommé Herding (*Bibliotheca Teubneriana*). Après avoir établi et imprimé consciencieusement son texte d'après de mauvais manuscrits, un de ses amis, de passage à Paris, l'avisa de l'existence d'une source fort ancienne. C'était le palimpeste de saint Germain (B. N. 12161), du VII^e siècle, bien connu de tous les paléographes. Herding n'a plus eu que la ressource de mettre en tête du volume les leçons du *Germanensis* qu'il aurait voulu voir dans son texte qui reste ainsi inférieur à celui des Bénédictins.

Après ce supplément, tiré du manuscrit de Cambridge, se trouve un deuxième supplément, tiré du livre de M. Mayor. Ce sont les corrections proposées par M. M. et que M. P. n'a voulu ni introduire dans son texte, ni, ce qui est singulier, mentionner dans son apparat. Ainsi qui-conque se servira de l'édition, devra: 1^o lire le texte; 2^o consulter l'apparat critique; 3^o se reporter au commencement du volume pour les

1. Cf. Chatelain, *Rev. de phil.*, 1880, 68 note.

2. Ce sont des éditions latines: le *Querolus*, sans valeur pour le texte, et qui n'a que l'utilité d'un livre de renseignements; les tragédies de Sénèque, essai manqué; un Ausone, proposé par M. Seeck comme exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Ces travaux témoignent plus de bonne volonté et de travail que de savoir faire et de méthode. Seul, le saint Avit de la collection des *Monumenta* a une valeur reconnue.

leçons de C et le texte définitif; 4° prendre connaissance quelques pages plus loin des corrections de M. Mayor. De plus il devra : 5° courir à la fin du volume pour trouver les imitations faites par le pseudo-Cyprien. Ce qui ne le dispensera pas d'avoir sous les yeux une Bible et le livre de M. Mayor. S'il veut scander les vers et se rendre compte des particularités de prosodie, il lui faudra enfin s'adresser à l'index IV, où il ne trouvera pas toujours ce qu'il cherchera.

Auparavant, il fallait pour lire l'Heptateuque mettre en ligne trois volumes, un de la *Patrologie* de Migne et deux de Pitra. Le théologien innocent, qui croyait voir sa besogne simplifiée, doit se détromper : elle sera un peu plus compliquée avec un seul volume. Il n'est pas sûr que le texte qu'il lira vaudra mieux. M. P. a fait beaucoup de conjectures surtout pour remplacer celles de Pitra; on peut douter qu'il y ait progrès. *Leuit.* 4, les manuscrits donnent : (*mox cura sacrorum uatibus incubuit...*) *hostia peccatum quae demeret quaeue salutem caesa daret*; Pitra : *p. quae demeret atque salutem*; Peiper : *p. demeret quae quaeue salutem*. Résultat : une construction insolite et une faute de quantité. L'auteur anonyme en a bien d'autres à son actif, mais il est contraire à la méthode d'en augmenter le nombre par conjecture, quand se présente une autre lecture très simple et aussi explicable paléographiquement. Il serait facile d'indiquer un grand nombre de changements peu justifiés. On verrait que la besogne du premier éditeur n'était pas si mal faite¹. En tout cas, ce n'était pas à l'éditeur de 1891 de porter sur son devancier un jugement sévère. Il peut craindre qu'on ne le lui applique à son tour. Car l'*Heptateuque* reste à publier. Le livre de M. Peiper était peu digne de figurer à côté du *Lactance* de Brandt, du *Priscillien* de Schepss, du *Commodien* de Dombart².

Paul LEJAY.

412. — VARNHAGEN, *Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien, nebst lateinischen texten nach Handschriften*. Erlangen, Junge, 1891 v-50 pp.

Le livre de M. Knust³ sur l'histoire de la légende de sainte Catherine

1. *Leuit.*, XIX, 14 : *non maledices surdo*; M. Peiper admet la leçon des mss. (v. 149) *neu dicere surdo* | *surde uelis*, qui ne s'explique guère, et rejette l'ingénieuse conjecture de Pitra : *neu dicere surdo* | *surda uelis*. Les cas sont assez nombreux où, comme ici, M. Peiper donne un texte altéré pour ne pas adopter une correction proposée par Pitra. C'est le cas de Exod., v. 561 (XV, 25) : *infecto perfundit melle fluores*, où *infecto* est mis hors de doute par *infectas sordes* du v. 733. On peut encore citer *Leu.* 218 (XXII, 13) comme exemple frappant de ce procédé; les mss. et Peiper ont : *si coniuge functo* | *aedibus in patriis coepit consistere, sumat* | *quem genitor, securu cibum panemque uicissim*, ce que je ne comprends pas; Pitra rétablissait le sens facilement : *cum genitore securu...* Voilà, pris au hasard, quelques échantillons des innovations de M. Peiper.

2. L'impression, faite avec un matériel usé et par des ouvriers inexpérimentés, est très mauvaise. L'Académie n'a pas gagné en quittant Holzhausen.

3. Cf. *Rev. crit.*, 1890, 2, 163.

d'Alexandrie est moins une étude systématique des développements successifs de cette légende que l'inventaire détaillé des formes qu'elle a revêtues. Ce premier travail était indispensable, mais il était impossible de le pousser plus avant, tant que l'on n'aurait pas le texte grec du récit d'Athanase. En attendant que M. Varnhagen puisse nous en donner une édition critique, il étudie dans le présent tirage à part des comptes rendus de la quarante-unième réunion des philologues allemands, les rapports des traductions latines entre elles et publie en appendice une de ces rédactions encore inédite. Les plus anciens remaniements italiens sont ensuite l'objet d'une tentative analogue de classification. Ce sont là de précieux jalons pour l'étude d'ensemble que M. Varnhagen nous promet.

P. L.

413. C. BÉMONT et G. MONOD. *Histoire de l'Europe et en particulier de la France de 395 à 1270*, 1 vol. in-12, xi-588 p. Paris, Alcan, 1891.

Ce nouveau précis, destiné aux élèves de troisième, se distingue de tous les autres par certains mérites propres que nous devons faire connaître. D'abord, les auteurs sont tout à fait au courant des dernières découvertes de la science historique, et ils en font profiter leurs lecteurs, sans entrer pourtant dans aucune discussion. Ainsi, ils nous donnent pour l'avènement de Pépin le Bref la date de 751, pour la mort de Dagobert I^{er} celle de 639; ils affirment qu'au XII^e siècle le régime municipal des Romains avait totalement disparu; ils nous disent que les *Établissements de saint Louis* ne sont qu'une compilation d'une coutume angevine et d'une coutume orléanaise, sans aucune valeur officielle; ils donnent aux souverains de l'Allemagne le titre de *rois* qu'ils ont porté réellement et ne les appellent empereurs qu'après leur couronnement à Rome¹. Puis, on trouve dans ce précis des indications bibliographiques nombreuses. MM. Bémont et Monod énumèrent pour chaque période les sources auxquelles doit puiser l'historien; ils donnent les titres des livres à consulter, même ceux des ouvrages les plus remarquables écrits en langue étrangère. Mais nous tenons surtout à les louer d'avoir donné une place très importante aux institutions, à l'histoire de l'Église, au progrès des arts et des lettres. Les chapitres qui traitent ces sujets sont les plus remarquables du volume. L'élève qui

¹ Nous devons pourtant signaler quelques petites inexactitudes: p. 12, la lettre de l'évêque de Rome Anastase II à Clovis est fautive; elle a été fabriquée par Jérôme Viguier; p. 433, les baillis n'ont pas été établis en 1190; il est question d'eux dans des diplômes de Philippe-Auguste antérieurs au fameux testament; p. 528, on lit que saint Bernard fonda l'abbaye de Clairvaux dans une vallée des Vosges; ce mot a besoin d'être expliqué aux élèves, si toutefois il n'y a pas là un simple lapsus; p. 531, je lis: « les maîtres ès arts enseignaient depuis longtemps sur la montagne Sainte-Geneviève ». Denifle me semble avoir combattu avec raison cette doctrine.

aura lu leur livre saura ce qu'est un archidiacre et un official; il ne confondra pas un abbé avec un prieur; il connaîtra les divers ordres religieux qui ont joué dans le monde du moyen âge un rôle prépondérant. Non seulement il aura appris quels sont les principaux sujets traités par l'épopée française: Roland, Arthur et Alexandre-le-Grand; mais il n'ignorera ni les Nibelungen ni Gudrun; et, à côté des noms des trouvères et des troubadours, il retiendra ceux des principaux *Minnesinger*. Il aura aussi quelques notions précises sur l'architecture au moyen âge et il ne donnera plus le nom d'ogives aux ouvertures formées en arcs brisés. Il est un dernier éloge que nous devons adresser aux auteurs: ils se sont attachés à donner à leur livre une certaine unité; au lieu de jeter les événements les uns à la suite des autres, ils ont groupé les faits secondaires autour des faits principaux, et ainsi ils ont montré quel est le caractère général de chaque époque et comment, d'une façon lente, la société s'est transformée. Tels sont les mérites très réels de ce volume, qui lui assignent sûrement l'une des premières places parmi nos livres scolaires. Nous sera-t-il permis de regretter quelques-unes de ces anecdotes qui se trouvaient dans nos anciens manuels, qui piquaient la curiosité de l'écolier et se gravaient si facilement dans sa mémoire?

Le volume est orné de nombreuses gravures, fort bien choisies; elles montrent aux yeux des lecteurs les costumes d'autrefois, les vieux monuments et les anciens sceaux. A chaque gravure est joint un commentaire fort sobre, mais très exact. Cinq cartes coloriées hors texte sont placées à la fin du volume. Nous les aurions souhaitées plus complètes. Dans le cours du récit, nous avons lu les noms de Château-Gaillard, de Chalus, de La Roche aux Moines, d'Andelot, etc. Nous ne retrouvons pas ces noms sur la carte de France.

Ch. PFISTER.

414. — Lud. ZDEKAUER. *Statutum potestatis comunis Pistorii anni MCCLXXXVI*. (Nunc primum edidit.) Præcedit de statutis pistoriensibus seculi XIII dissertatio. Un vol. in-4°, LXVIII-344 pp. Milan, Hoepli, 1888. P.: 20 fr.

M. Zdekauer, professeur de droit à l'université de Sienne, s'occupe depuis longtemps du classement des Archives de Pistoia, et il en a véritablement fait son domaine. Nous avons signalé de lui des *Studi Pistoiesi* d'une critique pénétrante et ingénieuse. Les mêmes qualités de finesse et de solidité dans la méthode se retrouvent dans l'édition *princeps* qu'il donne du statut du podestat de la commune de Pistoie (1296). Le texte est établi sur le manuscrit original, connu sous le nom de *codex Strozianus* (*Statuti*, cod. 20 cl. XII, 355 de l'*Archivio di stato* de Florence), dont une description minutieuse est donnée (préf., p. v-vi). La dissertation liminaire est consacrée à définir l'époque de la rédaction de ce statut. M. Zd. établit avec une grande précision que, dans le texte conservé par le ms., sont insérés des morceaux antérieurs

à l'année de sa rédaction définitive (1296) : le *noyau* de ce statut a été rédigé sous l'influence du parti guelfe qui a dominé à Pistoia à partir de 1267; le statut a été promulgué au nom du roi Charles d'Anjou qui a reçu, précisément en 1267, le serment de fidélité du podestat Cialdo de Cancelleriis; (le nom de la reine Blanche d'Anjou y est mentionné, et on sait que Charles I^{er} devint veuf en 1267). Ces divers faits permettent donc de dater de l'année 1267 même la plus grande partie des statuts; divers articles déjà existant y ont été insérés alors; il y a eu ensuite des additions diverses jusqu'en 1295; puis après la remise de la souveraineté et juridiction faite par Pistoia à Lucques et Florence en commun, en 1295, après l'envoi, le 7 décembre, d'un podestat florentin, le *Consilium generale comunis* abrogea, le 29 avril et 3 mai 1296, divers articles des statuts et il en fut fait la récension que contient le *cod. Strozianus*. Sur ces divers points, M. Zd. entre dans des explications minutieuses et probantes que nous ne pouvons reproduire ici. Les dernières pages de cette dissertation sont consacrées à une comparaison suggestive du statut de Pistoia de 1296 et du statut florentin de 1324, encore inédit et dont il y a deux mss. aux archives de Florence : M. Zdekauer prouve par quelques exemples bien choisis « qu'une grande partie du vieux droit florentin est contenue dans la récension du statut de Pistoia de 1296 ». Un *Index* des cotes des documents cités dans cette dissertation la termine. — Le texte du statut, divisé en cinq livres : I De officialibus, II De civilibus, III Maleficiorum, IV De extraordinariis, V De publicis operibus (entre les livres III et IV est intercalé un : *Tractatus iudicis de dampnis datis*), est ensuite publié diplomatiquement. Le volume se termine par dix *Index* qui y rendent les recherches singulièrement faciles : noms de personnes, — noms de lieux, — termes de droit et institutions ecclésiastiques, — politiques, — civiles et sociales — relatifs à la famille et au mariage, — expressions et formules juridiques, — *res rustica*, — chronologie et métrologie, — *notabilia varia*. — Il est à souhaiter qu'un éditeur aussi pénétré de son sujet et aussi consciencieux continue par d'autres publications analogues à préparer l'histoire du droit médiéval italien.

L. G. PÉLISSIER.

415. — **Les Tragédies de Montchrestien**, nouvelle édition avec notice et commentaire par L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Sorbonne. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. De la collection de la Bibl. elz., 330 p. — Prix : 6 fr.

Montchrestien, dit Sainte-Beuve dans sa *Poésie française au xvi^e siècle*, vivait sous Louis XIII. Ce n'est pas précisément une erreur, mais un manque d'exactitude : ce poète, qui devait finir en économiste et en rebelle, naquit à Falaise vers 1575 et mourut en 1621, victime de la guerre civile et religieuse où l'avait jeté son ambition plus que ses croyances. La première édition de ses tragédies parut en 1601, la seconde plus

complète en 1604. Elles ne sont pas sans valeur; mais ce qui est presque tout le drame, ce qui en fait le principal ressort, l'action en est, pour ainsi dire, totalement absente. Nous y reconnaissons non pas « un émule hors de pair », comme le dit M. Lintilhac (*Littérature française*, 214), mais un disciple distingué de Robert Garnier, qui fait comme lui de belles dissertations en vers sur des lieux communs, et atteint parfois dans les chœurs les beautés de la poésie lyrique, surtout quand il est soutenu par un ancien, comme Sénèque ou Horace :

Il verra tresbucher
Sur son chef la voute du monde,
Premier que delascher
Le pied sur lequel il se fonde,
Ferme comme un rocher
Qu'on ne peut eslocher.

Ces poètes du xvi^e siècle, ce qui est à noter, ne peuvent marcher sans lisière. Les beaux vers, les belles maximes ne manquent pas dans le théâtre de Montchrestien, mais on y sent trop l'imitation, l'effort de la mémoire, et tous les procédés de la rhétorique de Ronsard prodigués sans l'habileté ni le génie du maître. Dans la plupart des dialogues, les personnages se donnent la réplique à coups de sentences (*Tragédie d'Hector*, p. 5, 6, 22, 23, 24, 25, 35, 36) et font comme assaut d'esprit. Rien de plus fatigant à la lecture; sur la scène ces rhétoriciens seraient insupportables. Corneille, on le sait, n'a pas évité ce défaut, et il peut se faire qu'il le tienne de Robert Garnier autant que de Montchrestien dont les œuvres furent éditées dans sa ville natale. *L'Écossaise*, qui met en scène la condamnation et la mort de Marie Stuart, est, si nous en croyons M. Lintilhac (*ouvr. cité*, p. 220), la meilleure des tragédies de Montchrestien : il serait injurieux de dire qu'il ne l'a pas lue; mais il l'a lue trop rapidement, sans quoi son appréciation serait toute différente. Montchrestien n'a point fait, sauf le *David*, une pièce plus terne, plus froide, moins dramatique que celle-là : il était trop jeune et n'avait pas d'ailleurs l'esprit assez pénétrant pour comprendre les caractères compliqués d'Élisabeth et de Marie Stuart. Venu vingt ou trente ans plus tard, Shakespeare aurait été de taille à traiter un pareil sujet. Quelle plus pauvre invention que de faire graviter autour de la reine d'Angleterre un *chœur des États* qui lui débite force maximes politiques, et autour de la reine d'Écosse un autre *chœur de dolentes damoiselles* qui ne cessent de gémir et de se lamenter! Brantôme a raconté la mort de Marie Stuart : le récit de l'anecdotier est autrement dramatique que la tragédie de Montchrestien. S'il fallait classer les œuvres du poète, je donnerais, quoiqu'on y rencontre des tirades oratoires interminables, une entre autres de plus de deux cents vers (p. 180), la seconde place aux *Lacènes*, où l'auteur a fait preuve par endroits de force et de vigueur, la première à la tragédie qu'il a intitulée *Aman*. Si Esther, dit avec raison M. de Julleville dans la Préface, n'a chez lui « ni vie, ni charme, ni vérité », en revanche le caractère d'Aman est plus énergiquement tracé

que chez Racine, et sa haine pour les Juifs et leur Dieu s'exhale avec une sorte de férocité sauvage ; mais il ne faudrait pas pousser plus loin la comparaison entre les tragiques.

Cette publication, comme les œuvres de Robert Garnier éditées par M. Foerster et le théâtre de Hardy par M. Stengel, est très utile. On mesure mieux la hauteur à laquelle se sont élevés Corneille et Racine quand on connaît les tragédies, même les meilleures, de leurs devanciers. Un glossaire bien fait et très complet termine ce volume ; je n'y relèverai que quelques fautes. Il fallait écrire à *gré* et non *agré* ; *combien que* signifie quoique, et non à *quelque degré que*, *importable* pénible, insupportable et non *important*, *effoucher*, disperser et non pas *affoler*.

A. DELBOULLE.

416. — **Œuvres oratoires de Bossuet.** Edition critique complète par l'abbé J. LEBARQ, docteur ès lettres. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer. Tome I, 1648-1655, LXIII-595 pp., portrait et 3 fac-similés ; tome II, 1655-1659, XXXII-575 pp., grav. (1) et 2 fac-sim. in-8, 1890 et 1891.

L'œuvre considérable, à laquelle M. l'abbé Lebarq travaillait depuis plus de six ans quand il a soutenu sa thèse en 1889, était tout près d'être achevée. En préparant la thèse sur la critique des sermons de Bossuet, il préparait l'édition. Deux volumes viennent de paraître, et il faut espérer que les quatre autres ne tarderont pas.

L'introduction générale se trouve répartie entre ces deux volumes ; dans l'une est esquissée l'histoire du développement de l'éloquence de Bossuet, dans un style qu'on voudrait plus sobre ; à la suite sont rangées dans l'ordre alphabétique des remarques sur la grammaire et le vocabulaire ; elles doivent tenir lieu du lexique complet, dont l'étendue aurait dépassé le cadre de l'édition. L'introduction du second volume traite de la chronologie des sermons ; elle a aussi un appendice, le tableau des principales singularités orthographiques des manuscrits de Bossuet qui avait figuré dans la thèse, mais il est fort augmenté. Je ne comprends pas pourquoi ces deux introductions n'ont pas été fondues en une seule. Les discussions chronologiques réservées au deuxième volume et les particularités orthographiques qui en sont la base, portent en partie sur des sermons publiés dans le premier volume. Il y a là une disposition défectueuse. Au contraire tous les lecteurs de M. L. lui seront reconnaissants d'avoir fait imprimer à la fin de chaque volume la concordance entre l'ordre chronologique, suivi par lui, et l'ordre liturgique, suivi par ses prédécesseurs.

Mais tout ceci n'est que l'extérieur de cette édition. Ce qui en fait la valeur, c'est le texte. Il a été revu sur les manuscrits, toutes les fois que

1. Cette gravure (intérieur de la cathédrale de Metz) souille le faux titre du volume ; une publication illustrée à bon marché refuserait un pareil monstre. Le portrait gravé en tête du premier volume est au contraire excellent.

les manuscrits ont été accessibles, et il en est bien peu sans doute qui auront échappé à la poursuite intelligente de M. Lebarq. Certains discours ont été entièrement établis, le panégyrique de saint Gorgon, par exemple, dans le premier volume. M. L. nous donne un sermon nouveau, pour le jour de Pâques (1654; t. I, 494). Dans d'autres cas, les doubles rédactions fondues arbitrairement par les anciens éditeurs ont été séparées soigneusement, et la seconde forme seule admise dans le texte; ces cas sont très nombreux, j'indique au hasard un passage vers la fin du sermon pour la fête du Rosaire, de 1651 (I, 94 ss.¹). Ailleurs des attributions fausses avaient été faites à certaines pièces. C'est ainsi que Lachat avait intitulé « seconde conclusion du sermon précédent pour la profession de Marie-Anne de Saint-François de Bailly » les deux derniers points du sermon de profession de la sœur Claude Maillart (Metz, 1659; II, p. 560).

Enfin, il y avait à supprimer des sermons les interpolations des éditeurs. Elles étaient de toute sorte et de toute étendue. Dans un sermon pour la nativité de la Sainte Vierge, les éditeurs avaient abrégé l'exorde et ajouté une conclusion d'emprunt (I, 163). Le style avait été rajeuni « *auxquelles* » pour « *esquelles* » (I, 400) « cette bouche divine de laquelle *découlaient* des fleuves » pour « *inondaient* » (I, 405), « ce *violent* prince d'Aquitaine » pour « cet *enragé* » (I, 416), « les flammes de l'enfer » pour « *d'enfer* » (I, 418), etc. Quant aux fautes de lecture corrigées, elles sont innombrables. J'en cite quelques-unes en note parmi les plus caractéristiques².

Il me reste trois réserves à faire sur le beau travail de M. Lebarq. Je regrette d'abord que l'orthographe de Bossuet n'ait pas été conservée. Puisque Bossuet avait des théories orthographiques — le malheureux! — et que ces particularités sont un élément de chronologie, M. L. ne devait pas les reléguer dans un tableau où personne n'ira les chercher³. Ce tableau est d'ailleurs un choix. Quelque esprit grincheux insinuera que ce choix a été fait de façon à appuyer les idées particulières de M. L. et le nouvel éditeur court le risque d'être traité comme il a traité Lachat, ce qui serait fort injuste. En second lieu, M. L., si dur pour Lachat, a quelque peu négligé de rendre justice à ses devanciers dans ses

1. L'exemple le plus frappant est peut-être le sermon pour la Pentecôte (1654, I, 545), « l'écheveau le plus embrouillé » des mss. de Bossuet.

2. I, 5 « le vêtement marque l'adhérence » Lebarq, « marque la tyrannie » éd.; I, 8 « employez la Mère de Dieu » (comme médiatrice) L., « la mort de Dieu » éd.; I, 376 « saint Jean, le favori du Sauveur » L., « le fermier du Sauveur » Lachat; II, 523 « il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau ou par la magnificence de leurs funérailles » L., « de ses funérailles » éd.

3. Sans compter que si, comme il faut l'espérer, l'orthographe actuelle subit une réforme, le texte de L. ne représentera ni l'orthographe de Bossuet ni celle de ses lecteurs.

notes critiques et même parfois dans ses introductions¹. Je sais bien que M. L. m'alléguera le manque de place : mauvaise excuse, quand il s'agit de payer une dette. Enfin, M. L. nous donne-t-il une édition définitive? L'édition définitive sera celle qui reproduira typographiquement l'aspect du manuscrit. Il est des détails que M. L. ne mentionne jamais : par exemple, les corrections que Bossuet apporte lui-même à son texte : mot substitué à un autre, commencement de phrase abandonné, etc. Ce sont pourtant ces détails qui peuvent nous faire entrer dans les secrets de la composition de Bossuet, nous faire assister à la naissance de ses chefs-d'œuvre. Il y a là un intérêt psychologique qui n'est nullement satisfait par M. Lebarq. Il a fait peut-être une édition définitive pour les littérateurs du commun : les raffinés attendent encore leur Bossuet.

A.

417. — **Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres**, par Henri CLOUZOT, attaché aux archives des Deux-Sèvres. Niort, L. Clouzot, libraire-éditeur, 1891, grand in-8 de III-163 p.

Le travail de M. Clouzot est très soigné : on y apprend à bien connaître tous les imprimeurs de Niort antérieurs à la Révolution, depuis Thomas Portau (1594)² jusqu'à Pierre Elies, dont la dernière publication est l'*Almanach de Poitiers pour l'année de grâce 1787*. Les productions de chaque imprimeur sont décrites d'une façon très précise, le plus souvent avec la marque et la signature³. Le plus célèbre de tous

1. J'ai cherché en vain « l'heureuse correction » de Lachat, indiquée par M. L., I, 584; pour une fois la chose en valait la peine. M. Rébelliau avait, ici même, déjà établi que l'exorde sur le Jugement dernier publié par M. Choussy était de Bossuet et vraisemblablement de l'époque de sa jeunesse (*Rev. crit.*, 1885, I, 213).

2. Thomas Portau arrivait de Pons où il avait apporté la première presse dès 1590. On le croit fils de Jean Portau, imprimeur à la Rochelle de 1576 à 1587. Portau, qui est à Niort le premier en date, y est aussi le premier en mérite, et M. C. ne dit rien de trop en ce passage (p. 6) : « Certaines de ses impressions, telles que les *Histoires des poètes*, les *Tragédies de Robert Garnier* et le *Marot* de 1596, parviennent à un point de perfection tel que l'art typographique niortais n'a jamais pu s'y maintenir ni y atteindre dans l'avenir. Il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter cette charmante édition de Marot en petits caractères, dont les exemplaires reliés en maroquin par Boyet font encore la joie des bibliophiles de nos jours. »

3. Voir p. 5 la marque de Thomas Portau, p. 6 sa signature, p. 21 la marque de René Troismailles, p. 24 sa signature, p. 31 la signature d'Anthoine André, p. 37 la marque de Jean Lambert, p. 40 la marque de Jean Moussat, p. 41 la signature de Marie Portau, veuve de Jean Moussat, p. 57 la marque de Jean Bureau, p. 59 la signature de Marie Mathé, veuve de ce dernier, p. 60 la marque et la signature de leur fils et successeur Philippe, p. 61 la signature d'Anne le Morne, veuve de Philippe, p. 81 la marque de François Mathé, p. 84 la signature de Joseph Lagrange, p. 86 la marque d'Antoine Faultré, p. 87 sa signature, p. 92 la signature de Léonard Martin Dessables, p. 105 la marque de Jean Elies, p. 106 sa signature, etc.

ces typographes, après Portau, fut Jean Moussat qui était peut-être son gendre, car la femme de Moussat s'appelait Marie Portau; il vint à Niort vers 1615 et joua un rôle considérable sous la direction d'Agrippa d'Aubigné qui en fit son imprimeur à gages et l'établit à Maillé. Les pages que M. Clouzot consacre à l'imprimerie particulière d'où sortirent les *Tragiques* (1616), l'*Histoire universelle* (1616-1618-1620), les *Aventures du baron de Feneste* (1617), présentent le plus vif intérêt (p. 42-50). Signalons aussi des renseignements bien curieux (p. 51-53) donnés, d'après la correspondance du savant historien du Poitou, Jean Besly, sur l'édition des *Mémoires des choses passées en Guyenne ès années 1621 et 1622* par Bertrand de Vignolles. Besly se plaint avec une extrême vivacité d'une déloyale manœuvre : on avait mis sous son nom, en tête de l'ouvrage, comme recommandation et passe-port, une épître à laquelle il était complètement étranger ¹.

Aux notices sur les imprimeurs, enrichies parfois de documents inédits, sont jointes² des notices sur les auteurs des livres sortis de leurs presses, par exemple, sur Georges Pacard, pasteur de la Rochefoucaut, de Châtellerault, de Saint-Claude, polémiste ardent (p. 8), sur François Mizière, médecin, antiquaire, collectionneur, etc., qui aida Portau à éditer, en 1595, les œuvres de Marot (p. 8), sur Christophe des Francs, sieur de la Chalonnère, auteur des *Histoires des poètes* en 18.000 alexandrins (p. 10)³, sur Israel Harvet, docteur-médecin à Orléans, l'adversaire de Laurent Joubert (p. 15), sur le ministre Vallier, « un des membres du petit troupeau calviniste de M^{me} de la Boulaye » (p. 17), sur le capitaine Bruneau, sieur de Rivedoux, auteur de l'*Histoire véritable de certains Voyages périlleux et hazardeux sur la mer*, etc. Niort, Portau, 1599, in-12, édition princeps qui n'avait encore été signalée par aucun bibliographe (p. 18).

Mentionnons un chapitre spécial sur les libraires de Niort jusqu'à la Révolution, une notice (à l'appendice) sur l'imprimerie dans quelques villes des Deux-Sèvres (Bressuire, Châtillon-sur-Sèvre, La Forêt-sur-

1. Quand j'ai donné une nouvelle édition des *Mémoires de Vignolles* (collection *méridionale*, fascicule I, Bordeaux, 1869), j'ignorais cette supercherie littéraire qui fut cause — tant les protestations indignées et les menaces de Besly effrayèrent l'auteur de la réclame — de la destruction de presque tous les exemplaires.

2. Voir (p. 22-24) un acte notarié du 21 juillet 1600 au sujet de l'impression par René Troismailles pour Pierre Morin, marchand libraire à la Rochelle, du *Tableau des différens de la religion*, par Ph. de Marnix, seigneur du Mont Sainte-Aldegonde, une quittance (p. 40-41) de la veuve de Jean Moussat, du 17 avril 1629, etc. L'auteur a utilisé, çà et là, divers documents étrangers, notamment en ce qui concerne les Desbordes qui, chassés par la persécution, allèrent occuper une des premières places parmi les imprimeurs hollandais, des documents recueillis à Amsterdam et à Leyde (p. 94-97).

3. M. C. emprunte quelques citations à la fable de Philémon et de Baucis, transformés par le malencontreux poète en paysans poitevins (p. 10-11).

Sèvre¹, Melle, Parthenay, Saint-Maixent, Thouars), la liste chronologique des imprimeurs et libraires du département des Deux-Sèvres de 1789 à 1870, enfin une table des noms de personnes et de lieux. Ajoutons que le volume, très bien imprimé sur beau papier, est digne des deux bibliophiles dont il porte le nom, l'auteur ayant eu pour éditeur son père, qui est un de nos libraires les plus instruits.

T. DE L.

418. — **Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique.** Par M. René MILLET. Hachette et Cie, in-12. p. viii-397.

M. René Millet qui, dans sa carrière de diplomate, a entendu beaucoup de gens trancher la question d'Orient, remarque au début de son avant-propos qu'il y a deux manières d'aborder ce grand problème de la politique contemporaine : celle qui consiste à le résoudre en cinq minutes. « C'est la méthode la plus commode et la plus répandue. A ceux qui la pratiquent, les conquêtes, les démembrements, les annexions ne coûtent rien. Ils font un massacre effroyable de territoires... Celui-ci soutient que les Turcs n'en ont que pour huit jours et d'un geste large les rejette en Asie. Cet autre déclare que l'Autriche se meurt... Quant aux peuples secondaires on n'en fait qu'une bouchée. »

L'autre méthode consiste à connaître les choses dont on parle, même lorsqu'il s'agit de politique. « C'est la plus difficile; pour connaître il faut comprendre et ne comprend pas qui veut. Il faut pour bien connaître l'Europe une force de sympathie peu commune qui vous transporte en quelque sorte dans l'âme des autres peuples... S'il vous est impossible, fût-ce pour quelques heures, de vous fabriquer un cœur anglais, russe ou allemand, si vous ne pouvez concevoir vivement les mobiles qui poussent chacun de ces peuples et les calculs qui les retiennent, si vous ne parvenez pas à vous placer au centre de leurs passions et de leurs intérêts, vous pouvez être estimable négociant, brave soldat, bon patriote, mais politique clairvoyant, non pas. »

C'est par ce second procédé que l'auteur a voulu, se trouvant en bonne situation pour le faire, étudier la péninsule des Balkans. Il a cherché à « sentir battre le cœur » des populations, noyaux ou débris de nations, comprises entre le Danube et le Bosphore, Il a pris le chemin de fer là où la locomotive roule depuis quelques années, le cheval ou le bâton du voyageur en l'absence du rail d'acier, et il s'est promené en regardant choses et gens, les villes modernes ou modernisées et les ruines du passé, remontant souvent dans l'histoire, recherchant les influences du sang, de la race, de la foi, de la conquête, pensant que tout est bon pour « découvrir le secret des âmes » lequel est le secret de l'avenir, et

1. C'est dans le château de ce nom que furent imprimés par Jean Bureau les *Mémoires* de Philippe de Mornay, seigneur du Plessis. Voir de curieux détails à ce sujet p. 58.

il est résulté de son exploration un volume intéressant, rempli et presque fourmillant d'idées, attrayant et facile à lire malgré la gravité des questions qui y sont soulevées, pittoresque dans ses descriptions¹, suggestif dans son tour vif, instructif sous sa forme dépouillée de toute pédanterie, parfois un peu papillotant comme les choses et les costumes d'Orient.

Au milieu de ses digressions de touriste ou de ses réminiscences d'historien, une idée maîtresse reste toujours présente à l'esprit de l'auteur et assure l'unité de son livre, qui, sans cela peut-être, éparpillerait trop l'attention du lecteur : comprendre et faire comprendre comment la nature et l'histoire ont désuni et continuent à désunir des peuples qui, contrairement à ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe, n'ont jamais pu se fondre, qui constituent à l'est de notre continent une fourmilière de petites nationalités inquiétantes pour la paix générale, aucune n'ayant les qualités nécessaires pour être le Piémont ou la Prusse d'une Italie ou d'une Allemagne, trop fortes individuellement pour disparaître sous la conquête extérieure, ou se coaguler en confédération comme la Suisse ou les États-Unis. Quells sont donc les causes du manque de cohésion de la péninsule orientale et en quoi diffèrent-elles de celles qui ont existé partout, qui n'ont pas empêché, sous la pression des grandes mêlées historiques, la cristallisation des états européens actuels? C'est là un vaste sujet où vient se résumer une bonne partie de l'histoire du monde, difficile par suite à traiter en un petit volume. M. M. s'y reprend avec insistance à travers toutes les rencontres ou les impressions de la route. Dans une suite de chapitres brillants et appuyés sur un fonds d'observations ou de lectures solides, il étudie les divers facteurs du problème : le sol se prêtant mal par sa conformation à une fusion des habitants; les races et les langues qui ont pris en Orient une importance si excessive chez les zélés de nationalité, « esprits entichés d'origines et de parchemins », pour

1. Plusieurs de ces descriptions (Salonique, la Bosnie, Raguse, etc.), pourraient plus tard figurer dans un recueil de morceaux choisis : elles porteraient bien la marque de notre époque littéraire en ce qu'elle a de meilleur : le don de la vie, la claire vision des choses matérielles, l'amour de la planète, la recherche de ce qu'elle a de familier, et comme de maternel pour l'homme. Peut-être aussi nos descendants seront-ils un peu surpris de tout ce que nous voyons ou de tout ce que nous mettons dans un site, dans un nœud de montagnes, une fuite de rivière, ou une enfilade de vallons. Nous établissons une connexité étroite, et qui n'est peut-être pas aussi réelle qu'elle nous apparaît, entre les aspects extérieurs de la nature et les âmes qui y habitent. Par une sorte d'anthropomorphisme continu, nous habillons ces objets de formes et de vêtements pareils aux nôtres. Les Grecs apercevaient des dieux et des déesses partout; nous voyons partout des corps d'hommes et surtout de femmes. Une bonne partie de nos comparaisons est prise là. Le livre de M. M. abonde en images de ce genre. Malgré leur justesse et souvent leur fraîcheur, c'est un peu monotone. Quelquefois aussi, sous la plume de l'auteur, une comparaison devient une raison plus séduisante pour l'imagination que satisfaisante à qui va au fond des choses. L'abus des métaphores nous sera un jour sévèrement reproché.

les prétentions desquels M. M. a de justes paroles de sévérité et de bon sens, si intéressants cependant parfois ou si touchants dans leurs visées littéraires ou patriotiques; la religion qui, en l'absence d'autres causes d'unité morale, semblait apte à jouer là le rôle qu'elle a rempli ailleurs, à « imprimer à la péninsule un caractère solide que ni la nature, ni l'histoire ne lui avaient donné », et qui cependant a elle aussi échoué dans sa tâche; la conquête ottomane, qui tandis qu'elle allongeait son ombre inféconde sur l'Asie et l'Europe, bouleversa sans unifier, campant comme on l'a dit, au lieu de fonder, « tenant les vaincus à distance et perpétuant leurs divisions »; ce qui a perpétué le morcellement.

Arrivé au bout de son examen, l'écrivain se trouve en plein drame moderne, un drame qui n'a pas encore de dénouement, dont le dénouement même est une énigme. Cette énigme s'éclaircit, si elle ne se résout pas, sous la plume ingénieuse de M. M. qui en condense les principales données ethnographiques, politiques, religieuses.

Il n'a pas d'ailleurs la prétention de fournir des solutions définitives : celles qui ont été proposées ou imposées par les Congrès ne lui paraissent pas toutes satisfaisantes, loin de là: il le dit nettement et il explique son opinion. Sa définition de la notion du progrès et de la vie même, si différente chez l'oriental et l'occidental, source (ou résultat?) de tant de conceptions antagonistes, est suggestive. L'important, dit l'auteur en une conclusion un peu écourtée mais juste, est de ne pas vouloir imposer nos catégories à ceux qui ne les comprennent pas, enfermer dans le cadre compliqué de notre civilisation à compartiments des cerveaux habitués à plus de simplicité et de souplesse en matière politique ou administrative. Cependant il a l'instinct profond que l'œuvre d'initiation ou de réparation doit se faire, qu'il est nécessaire que tant de territoires stérilisés par le croissant, qui n'ont été séparés qu'artificiellement de l'Europe, qui furent la richesse et l'ornement de l'antiquité, soient rendus au plein soleil de la civilisation méditerranéenne, que celle-ci reprenne conscience de son unité dans toute sa plénitude. La rénovation, pense M. M., se réalisera surtout par nos arts de la paix, et c'est sur cette idée, rassurante au point de vue du rapprochement des deux continents, qu'il termine son livre. Tout en laissant à Constantinople les Turcs, perfectionnés à leur manière, environnés en Europe de petites nations libres, tampons ou freins des grands états voisins, il a bon espoir dans nos ingénieurs et nos savants « qui feront certainement la conquête de l'Asie », dans les chemins de fer qui pour mélanger et fondre « ont une force de persuasion qui manque parfois aux diplomates ».

Sous sa forme un peu chatoyante, humoriste par endroits, le livre de M. Millet restera pour ceux, hommes d'étude ou de politique, qu'attache la question d'Orient, un témoignage oculaire précieux, une source abondante d'informations recueillies par un observateur sagace, rompu aux problèmes d'État aussi bien qu'à l'histoire et qui possède en

même temps les dons rares de l'écrivain, la clarté, la vie, l'art de faire penser.

Eugène D'EICHTHAL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 août 1891.

M. Heuzey entretient l'Académie de la figurine de terre cuite, connue sous le nom de la Danseuse voilée, qui fut recueillie en Grèce en 1845 par Auguste Titeux, architecte, et dont M. Cavelier, statuaire, vient de faire don au musée du Louvre. Les reproductions en sont très répandues : il est d'autant plus intéressant pour le musée de posséder désormais l'original. On peut présumer qu'il provient des fouilles qui furent entreprises par Titeux en avant des Propylées d'Athènes, et qui, reprises plus tard par Beulé, ont amené la découverte du célèbre escalier de l'Acropole. On a trouvé en effet, dans la même région, des fragments de figurines analogues, ainsi qu'un bas-relief votif du dieu Pan dont M. Heuzey met le dessin sous les yeux de ses confrères : on y voit, devant le dieu assis, une danseuse voilée, dont la pose et les draperies se retrouvent point pour point dans la petite figure de terre cuite.

M. Menant annonce la découverte d'une nouvelle inscription hétéenne, relevée l'été dernier par MM. Ramsay et Hogarth, dans les défilés du Bulgar-Maden, en Asie-Mineure; l'existence en a été signalée d'abord à M. Menant par M. Abriet, drogman de l'ambassade de France à Constantinople. Elle est d'une conservation parfaite; le texte en est étendu et apporte par conséquent des éléments précieux pour l'étude de l'écriture et de la langue des Hétéens. M. Menant reconnaît au commencement la filiation et les titres d'un prince dont on a déjà trouvé d'autres inscriptions, puis une invocation aux divinités protectrices de son royaume : ensuite vient l'exposé du sujet principal de l'inscription, qui sera sans doute la partie la plus difficile à déchiffrer; à la fin sont commémorées, une seconde fois, les divinités précédemment invoquées.

M. Deloche communique des observations sur un anneau sigillaire trouvé dans une sépulture d'homme à Wittislingen (Bavière). Cet anneau est en or; sur le chaton est gravé un visage barbu, vu de face, avec un casque ou diadème à rayons. Une fibule recueillie dans la même tombe porte une inscription où se lit le nom propre Uffila, qui paraît goth; l'aspect de la tête gravée sur l'anneau rappelle également les productions de l'art des Goths. D'autre part, les trois cabochons disposés en trèfle, qui entourent le chaton, sont une marque distinctive de l'orfèvrerie franque. M. Deloche en conclut que nous avons là un monument de l'industrie artistique des Goths, déjà modifiée par l'influence franque.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou, *Ouvrages présentés* : — par M. G. Paris : 1° MALORY (sir Thomas), *la Morte Darthur*, edited by H. Oskar SOMMER (3 vol.); 2° MAC INNES (D.), MACDOUGALL (J.) et NUTT (Alfred), *Waifs and Strays of Celtic tradition, Argyllshire series*, n°s II-III, *Folk and hero tales*; 3° HYDE (Douglas) et NUTT (Alfred), *Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folk stories*; 4° NUTT (Alfred), *Studies on the legend of the holy grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin*; — par M. H. Weil : ARISTOTE, *la République athénienne*, traduit par Théodore REINACH; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 15; — par M. Wallon : *Phoenix, nuntius latinus internationalis*, fasc. 3 (contenant un compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions, pendant les trois premiers mois de 1891, rédigé en langue latine).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.